

L'avant-chronique du flâneur N° 7

Chère lectrice, cher lecteur

Chronique anachronique ou d'avant-garde, je ne sais plus depuis qu'un vieil ami m'a demandé si ce n'était pas plutôt la chronique d'un planeur ! Quel mal y aurait-il, d'ailleurs, à ce qu'un auteur prenne un peu de hauteur ? En tout cas, ce mois-ci, la réalité est belle comme un roman. Votre flâneur vous offrira un voyage à Avallon, à mi-chemin entre Paris et Lyon. Avec escale à l'Hostellerie de la Poste (où dormit Napoléon à son retour de l'île d'Elbe au début de cette équipée des cent jours pendant lesquels il rêva de reprendre le pouvoir).

En entrant dans ma chambre ornée de gravures révélant le triangle parfait que dessinait son gilet sur l'impériale bedaine – un Napoléon entouré de chérubins, s'il vous plaît – j'ai eu un mouvement de recul. Pour avoir vécu en Haïti, j'ai une rancune tenace contre Napoléon. Zéglobo Zéraphim avait même écrit un jour un poème qui s'appelait « *La N. de Napoléon* ». Lorsqu'il l'avait lu à un ami haïtien, celui-ci lui avait rappelé sans s'émouvoir, cette vérité historique : « *On lui a quand même foutu une raclée !* » Finalement, j'ai dormi en paix sous les images du petit homme qui réussit à être, de nos jours encore et dans le monde entier, vénéré comme un si grand homme.

Si je venais à Avallon, c'était précisément pour assister au vernissage de l'exposition de Ronald Mevs, un artiste haïtien que j'admire et un très ancien ami à moi. En 1971 déjà, j'avais écrit, pour la Galerie Nader, la préface d'un petit livre intitulé « *Art Contemporain haïtien* » dans lequel il y avait en plus d'Hippolyte, Saint-Brice, Castera Bazile, Préfète Duffaut, les frères Obin, Cédor et quelques autres, la reproduction d'un tableau du père de Ronald, à côté d'œuvres de Bernard Wah et de Jacques Gabriel.



Hostellerie de la Poste à Avallon

Si bien que le lendemain...



Collégiale Saint-Lazare, Avallon, jusqu'au 11 novembre 2013. Photos M. A.-L.

L'« ODE A LA MEMOIRE » PAR RONALD MEVS



Ronald Mevs, « Ode à la mémoire », Collégiale Saint-Lazare, Avallon, photo J.-P. Escarfail

Dans une magnifique église ancienne, transformée en lieu d'exposition, la Collégiale Saint-Lazare à Avallon. Les vitraux en ont été masqués par de grands pans de draps, blancs, rose ou rouille, pour s'harmoniser avec les œuvres sans distraire d'elles.

Ronald Mevs y présente l'éventail de toutes les formes d'expression possibles : peintures, gravures, sculptures, land art, et des « *objets pour aiguillonner la mémoire* ». Et même un volumineux rouleau de peinture, vendu aux enchères le jour du vernissage, qu'il découpait avec une paire de grands ciseaux de haie, sous les applaudissements, une fois tombé le coup de marteau du commissaire priseur. L'idée de ce happening lui est venue pour répondre aux commentaires condescendants d'un critique français qui aurait dit : « La peinture haïtienne se vend au mètre ». Pari gagné, tout le rouleau a été vendu.

La peinture de Ronald est abstraite avec néanmoins des formes reconnaissables : le triangle des pyramides. L'aigle – non pas celui de Napoléon, mais un oiseau en voie de disparition, le Panton rouge (pantalon rouge).



Rona

Id Mevs, huile sur toile, photo J.-P. Escarfail

Et les sculptures prennent des formes de papillons, de boucliers, de sagaies, et de barques. Le matériau en est surprenant : là où l'on croit reconnaître la texture de l'argile, de la glaise, de la terre cuite ou de la pierre, il n'y a en réalité que des imitations parfaites, en papier mâché. Mais aussi, de petites barques en aluminium fondues selon la technique oubliée des bronzes d'Ifé (au Bénin).



Ronald Mevs, « Objets pour aiguillonner la mémoire », photo J.-P. Escarfail

Rien de folklorique dans le travail de Ronald Mevs, artiste de niveau international, dont « *l'Ode à la Mémoire* » (c'est le titre de la présente exposition regroupant plus de 50 pièces dont le rouleau vendu aux enchères) est riche de l'expérience acquise au cours de nombreux voyages et séjours à travers le monde, et notamment en Amérique du Nord (New York et Montréal) et en Amérique du Sud.

Mevs se dit intéressé par toutes les formes d'écriture, et veut, par son travail traduire en termes plastiques, ce qu'il ne cesse de recueillir en fait de traditions orales, de contes et de légendes. Il est parfois allé récolter cette mémoire assez loin d'Haïti, notamment au cours de rencontre entre les Indiens d'Amérique du Nord, à la frontière des Etats-Unis et du Canada. Il y fut reçu comme un représentant de la tribu des Indiens Aïnos, autochtones d'Haïti qui ne survivent que par des noms de lieu et de possibles

métissages avec ceux que l'on appela les nègres marrons. Ils survivent aussi par une mémoire ancestrale que précisément les œuvres de Mevs parviennent à évoquer.

Je me souviens d'une remarquable exposition d'art haïtien intitulée « *Anges et Démons* » qui avait eu lieu en 2000, à La Halle Saint-Pierre, ce haut lieu d'exposition qui avec l'espace Salvador Dali, rend à Montmartre un peu du prestige artistique qu'avait la butte au temps du Bateau-lavoir. Ronald y était magnifiquement représenté par l'importante installation d'une série de portes peintes, ayant chacune devant elle un poteau planté, rattaché à la porte par une chaîne. Quand je l'ai interrogé sur le sens de cet arrangement symbolique, il m'a fait remarquer que toutes les portes étaient closes et qu'au contraire, le poteau planté devant, comparable au poteau mitan au centre d'un péristyle vaudou, est l'axe qui relie la terre à l'espace ouvert et infini du ciel.

En voyant ces portes haïtiennes à Paris, j'avais pensé à la difficulté du transporter des œuvres de telle taille. A l'époque où je vivais à deux pas de chez Ronald, au début des années 1970, à Pétionville, j'avais proposé à la Biennale de Paris d'exposer tel quel un tap-tap, ces taxis publics agrémentés de peintures et de proverbes, magnifiques œuvres d'art s'il en fut.

Mais George Boudaille, commissaire de la Biennale à l'époque, m'avait répondu par télégramme que ma proposition était arrivée trop tard, hors des délais légaux !

A la Halle Saint-Pierre, en l'an 2000, la beauté de ce qui était présenté se suffisait par sa simple force évocatrice, sans explication. Ces portes, précédées de leur mystérieux poteau-totem, étaient sans doute fermées aux spectacles quotidiens mais ouvraient sur toutes les merveilles dont est capable l'imagination.

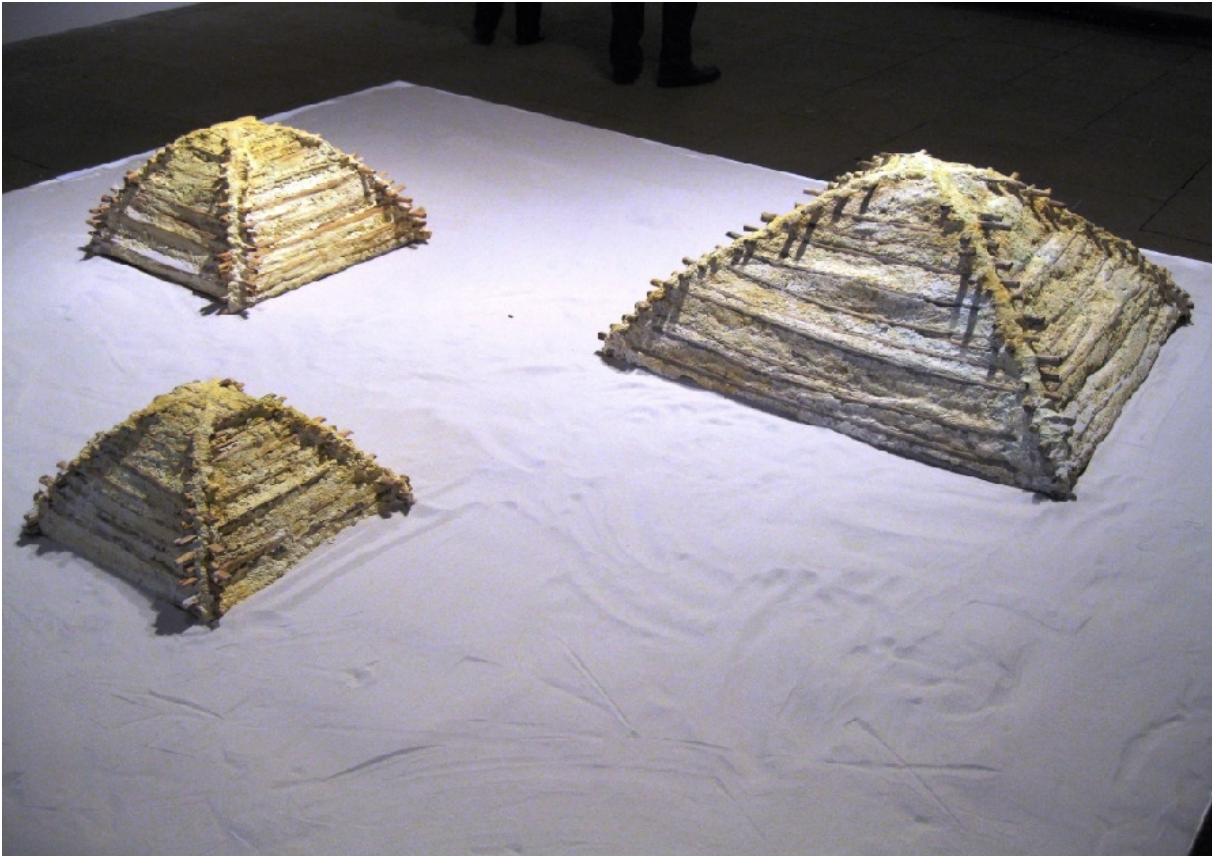
Cette exposition débutait par les peintures des *houngans*, des hommes qui n'étaient pas seulement des peintres mais aussi des officiants du culte du vaudou : Hector Hippolyte, dont André Breton devint instantanément l'admirateur et le collectionneur ;

ainsi que Saint-Brice et André Pierre, pour ne nommer qu'eux. Elle se poursuivait par les œuvres de Tiga et des peintres de Saint-Soleil qui firent l'admiration d'André Malraux. Et elle se terminait par la peinture de l'enfant terrible de la peinture New Yorkaise des années 80, qui n'oublia jamais ses origines haïtiennes, Jean-Michel Basquiat.

C'est peut-être chez Basquiat que l'on trouve une clé permettant de bien comprendre « *L'ode à la mémoire* » de Ronald Mevs. Basquiat écrivit : « *Je ne suis jamais allé en Afrique... Mais je possède une mémoire culturelle. Je n'ai pas besoin de chercher, elle existe. Elle est là-bas, en Afrique. Cela ne veut pas dire que je dois aller vivre là-bas. Notre mémoire culturelle nous suit partout, où qu'on se trouve* ».



Le souvenir qui domine, dans cette mémoire de Ronald Mevs, c'est l'Égypte, avec ses pyramides et ses barques évocatrices de rituels d'offrandes ou des voyages que les morts entreprennent dans l'au-delà. C'est d'Égypte, terre d'Afrique, qu'est partie toute civilisation selon Cheik Anta Diop. Mais c'est aussi l'Égypte qui influence encore, sans qu'ils le sachent, les enfants haïtiens qui construisent avec des branches des pièges à oiseaux pyramidaux



Ronald Mevs, « Pièges à oiseaux », photo J.-P. Escarfail

Mais l’Egypte n’est pas seule présente. Il y a aussi d’étranges sculptures mi-demeures, mi-enclos, campées sur pilotis comme des tentes, évoquant les traces archéologiques d’autres civilisations disparues.



Ronald Mevs, « Pour aiguillonner la mémoire », photo J.-P. Escarfail



Ronald Mevs, « Porte de sortie », photo J.-P. Escarfail

La plus belle pièce de l'exposition, à mes yeux, s'appelle « Porte de sortie ». Elle est, comme il se doit, placée à la sortie

de l'exposition, et elle s'intègre si parfaitement au décor de cette collégiale romane que le soir du vernissage, une jolie dame ne la prit pas pour une œuvre et s'assit sans façon sur la marche qui la précède.

C'est une si jolie porte qu'on souhaiterait en ouvrir une pareille au moment où l'on sortira de la vie. J'avais déjà admiré cette porte dans l'atelier de Ronald à Jacmel, au milieu d'un ensemble de pièces consacrées à la journée des morts, le 1er novembre. Ses couleurs, turquoise et rose indien, n'ont rien de lugubre. Au contraire, ce sont celles de la jeunesse et de la vie. Une couronne de fleurs y est accrochée, et aussi une canne en verre transparente emplie de fleurs séchées. Cette canne pourrait bien être celle de Baron Samedi, le loa des morts, chef des guédés, qui ne se déplace jamais sans cet attribut. Et le pichet de faïence déposé sur la marche devant elle, et que la jolie dame, en s'asseyant, n'avait pas vu, renforce l'impression qu'il s'agit d'un objet de rituel.

La mémoire de Ronald Mevs réveille des souvenirs anciens communs à toute l'humanité et ravive les rêves de toutes les enfances. C'est à une expérience de ce genre qu'il vous invite, jusqu'au 11 novembre 2013, à Avallon, dans l'Yonne, à mi-chemin entre Paris et Lyon. Certains de ses amis sont venus tout spécialement d'Haïti, de New York et de Los Angeles, d'autres du midi de la France ou de Paris pour voir son exposition. Le déplacement physique est maintenant chose relativement facile. Plus rare est un voyage poétique comme celui que Ronald Mevs vous invite à partager avec lui.

Et pour vous quitter en musique



Mayl

in, photo Julie Boissier



photo: Linda Pierre

« *Run, Hippy, Run !* », le dernier CD de Maylin, une chanteuse pas comme les autres

Il y a quelque chose dans la voix et l'apparence de Maylin qui n'appartient qu'à elle. A une époque où l'on range instantanément tout ce qu'on entend dans des catégories : jazz, variété, musique classique, folk ou rock, rap ou grunge, house ou dance, acoustique ou électrique, impossible de lui coller une seule étiquette. Maylin se ballade librement où ça lui chante.

Sa voix à la fois douce et acidulée, chaude ou haut perchée m'a surpris la première fois que je l'ai entendue. Elle prenait des risques mais en bonne équilibriste elle montait, virevoltait et redescendait sans tomber. Sa voix est devenue plus forte plus sûre d'elle au fil des ans, mais elle n'a rien perdu de cette sorte de spontanéité qui vous fait vous demander : où donc va-t-elle encore nous emmener ?

Elle me fait penser à Marilyn Monroe chantant bon anniversaire au président Kennedy ou à Jeanne Moreau chantant « Dans l'tourbillon d'la vie ». Parce qu'il n'y a pas besoin d'être très malin pour s'apercevoir que Maylin a, elle aussi, des sourires très agréables à regarder. Mais quand même, côté musique et paroles, elle est nettement meilleure, elle a beaucoup plus travaillé.

Elle s'entoure de musiciens attentifs et fins qui lui fournissent un accompagnement subtil : Julien Lallier au piano et Antonin Huerre à la guitare. Sans tapage, ses percussionnistes scandent, pulsent et font danser, des mélodies et des paroles qu'elle a le plus souvent elle-même composées.

S'il y a encore un peu d'enfant en vous, elle saura le trouver et vous faire croire aux contes de fées. Et si vous êtes un adulte qui ne croit pas à toutes ces billevesées, elle vous entraînera quand

même dans un pays que les agences de voyage n'ont pas encore prospecté : d'une seconde à l'autre, vous serez propulsé de l'Irlande aux Caraïbes, de Paris à New York, du Canada au Mexique, de l'Afrique au Japon, en passant par l'Europe centrale et la Nouvelle Calédonie.

Vous êtes prêt à vous envoler ? Alors fermez les yeux et écoutez !

Pour écouter Maylin:

www.facebook.com/maylinmusicqueen

Pour acheter le disque:

<https://itunes.apple.com/fr/album/run-hippy-run-ep/id686577834>

Non, ce n'était qu'un intermède musical, une fausse sortie

J'aimerais encore partager avec vous une réflexion sur la peinture abstraite suscitée par un projet d'exposition de huit peintres abstraits qui doit avoir lieu au Japon et à laquelle participent Hélène Jacqz, Ibrahim Jalal et Michio Takahashi, les trois membres fondateurs du groupe « Caravane » qui exposait en septembre à l'Orangerie du Sénat dans les jardins du Luxembourg dont je vous parlais dans la précédente chronique. Cela s'appelle

« Ames en résonnance »

Il n'est plus possible de dire que la peinture abstraite est d'avant-garde. Ni non plus qu'elle est d'arrière-garde. Elle ne marche pas plus en avant qu'en arrière. Elle se pose là, immobile, sous nos yeux, dans un éternel présent. Elle se perpétue comme une forme d'expression poétique irremplaçable qui joue avec nos yeux comme la musique avec nos oreilles ou le goût d'une figue fraîche ou des framboises avec nos papilles gustatives.

En 1912 des peintres jaloux exposèrent dans un salon comme une œuvre abstraite le barbouillis de la queue d'un âne. C'est une plaisanterie qui ne ferait plus rire personne tant la peinture abstraite est maintenant entrée dans les mœurs et les musées. Les

murs des écoles maternelles affichent fièrement des balbutiements abstraits d'enfants pour montrer aux parents le génie de leurs enfants. Et il devient bien difficile de dire de la peinture abstraite quelque-chose qui n'ait pas encore été dit ou déjà écrit.

Beauté ou laideur, sont des critères déjà difficiles à définir, et cette peinture-là ne les recherche pas plus qu'elle ne les évite. Alors que peint-elle ? Devant elle, chacun se pose l'éternelle question : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » A commencer par le peintre qui se demande de quelle manière il ou elle parviendra à faire entendre son chant, dans l'immense orchestre de la création contemporaine.

Comment distinguer une peinture abstraite « habitée » par un authentique esprit de recherche, du remplissage, bâclé ou laborieux, d'une toile peinte avec de l'huile ou de l'acrylique ? Pour ceux qui aiment et connaissent la peinture, c'est aussi facile à voir que la différence entre un vrai billet de cent euros et un billet du jeu Monopoly. Ou pour un mélomane de distinguer la voix de La Callas ou Barbara Hendrix de celle d'une jeune femme fredonnant une chanson en passant un coup de plumeau sur la télévision.

L'excellence en art n'est pas un don tombé tout cuit du ciel. C'est souvent le fruit d'années d'efforts, de progrès, de reculs, de moments d'euphories parfois suivis de moments de doute. Cela demande seulement de la part de celui ou celle qui peint d'aimer suffisamment la peinture pour avoir passé du temps à en étudier les maîtres. Cela consiste à connaître le chemin qu'ils ont emprunté, soit pour éviter de le reprendre ou au contraire pour le pousser un peu plus loin. Celui ou celle qui regarde saura à quelle famille un peintre se rattache, et reconnaître comme en musique un thème ou une citation.

La signification culturelle des couleurs peut varier d'un pays l'autre, ainsi le blanc, couleur du mariage en Occident, couleur de la pureté au Japon, est couleur du deuil en Afrique. Mais la violence du geste, l'intensité d'une couleur ou au contraire sa légèreté, la finesse élégante d'un trait ou son épaisseur et son opacité ont une signification quasi universelle.

Dans une civilisation de plus en plus saturée d'images projetées, immatérielles, virtuelles, apparaissant ou disparaissant en un clic, la peinture peinte propose une expérience toute différente, plus lente, ou tout ne se découvre pas au premier regard.

Le pionnier et grand théoricien de l'abstraction, Wassili Kandinsky dans « *Du Spirituel dans l'art* » parlait du pouvoir qu'a une œuvre peinte de « *mettre l'âme humaine en vibration* ». Au delà de la personnalité et du style, il parlait d'un troisième élément qu'il appelait « *l'art pur et éternel* ». Quelque chose que l'on retrouverait chez tous les humains, chez tous les peuples, à toutes les époques, qu'il appelait « *l'élément principal de l'art* », et situait « *en dehors de l'espace et du temps* ».

C'est bien à la recherche de cette chose rare, aussi difficile à trouver qu'un seau plein d'or au pied d'un arc en ciel, que se sont lancés les huit peintres ici réunis sous le titre « *Ames en résonnance* ». Leur travail renvoie à une aventure intérieure personnelle que Kandinsky comparait à la prière. Mais la prière est une expérience rassurante et joyeuse, comparée à la recherche de ce qu'Ibrahim Jalal, Hélène Jacqz et Michio Watanabé ont appelé (dans leur présentation du groupe « Caravane » à l'Orangerie du Sénat en septembre 2013) non plus la route de la Soie mais « *la route de soi* ». Cette découverte de soi-même est un combat dont l'issue n'est jamais tout à fait certaine ou définitive. Et ce n'est pas seulement quelque-chose de mental, c'est aussi une lutte avec

la matière inerte. Comment donner aux matériaux un sens, leur insuffler un esprit, une signification ? Les artistes doivent parfois patauger dans la couleur comme des chercheurs d'or dans la boue, et vingt fois ramener le tamis sans pépites. Pourtant, lorsqu'ils les ont trouvées, les images qu'ils offrent à la contemplation de tous ont la même évidence qu'une fleur, un objet ou un paysage.

Si nous regardons bien les images que ces peintres abstraits nous proposent, si nous suivons la carte des chemins qu'ils font prendre à notre imagination, les objets du quotidien nous apparaissent sous un jour légèrement différent. Et nous avons parfois la nostalgie du monde qu'ils ont inventé.

Marc Albert-Levin, *Paris, octobre 2013*

azeraphim@aol.com